

HERVÉ LE TELLIER

**LE NOM  
SUR LE MUR**

*nrf*

GALLIMARD

HERVÉ LE TELLIER

**LE NOM  
SUR LE MUR**

*nrf*

GALLIMARD



HERVÉ LE TELLIER

LE NOM  
SUR LE MUR

*nrf*

GALLIMARD

Lorsque les méchants s'associent, les bons doivent s'associer, sinon ils tomberont, un par un, comme un sacrifice impitoyable dans une lutte méprisable.

EDMUND BURKE, *Réflexions sur la cause es mécontentements actuels*

Il se peut que les révolutions soient l'acte par lequel l'humanité qui voyage dans le train [de l'Histoire] tire le frein d'urgence.

WALTER BENJAMIN, note préparatoire aux  
*Thèses « Sur le concept d'histoire »*

## LA MAISON NATALE

Je cherchais une « maison natale ». J'avais expliqué à l'agent immobilier : pas une villa de vacances, pas une ruine « à rénover », pas une « maison d'architecte », pas un « bien atypique », ces bergeries ou magnaneries transformées en habitations où l'on se cogne dans les chambranles de portes à hauteur de brebis.

Non, je voulais une maison où j'aurais pu m'inventer des racines, et aussi une maison dans un village vivant, où l'on fait ses courses à l'épicerie et boit l'apéro au café, dans cette Drôme provençale où j'avais des amis, depuis longtemps. Alors, j'ai visité cet ancien relais de poste, fait quelques pas dans le petit jardin potager à l'arrière, avec sa perspective sur les pics de Miélandre et du Grand Ruy, j'ai gravi l'escalier de pierre qui desservait les chambres et un grenier poussiéreux. Bien sûr, j'avais trouvé, c'était elle, ma maison natale. Une bâtisse de deux étages, solide, vieille de deux siècles, aux murs épais, au cœur du hameau de La Paillette, à Montjoux, tout près de Dieulefit.

Tina, la propriétaire, était céramiste. Elle était aussi allemande. Elle avait vécu là près de deux décennies, jusqu'à ce qu'elle estime, à soixante-cinq ans, que le métier exigeait trop de ses muscles et de son dos et qu'il était temps pour elle d'aller peindre des aquarelles à Granville. Son travail sur la matière évoquait un Nicolas de Staël amateur d'émail, et sur la façade côté rue, des plaques de céramique

vernissées, vissées à hauteur d'homme, couvraient une bande horizontale. À son départ, elle les avait toutes emportées sauf une. C'était son cadeau et sa trace, que je lui ai promis de préserver.

Lorsque la dernière plaque, la plus à droite, a été retirée, un nom est apparu, gravé à la pointe en lettres majuscules dans le crépi grège : ANDRÉ CHAIX. Le R d'André, à mieux regarder, est une grande minuscule. Lorsque l'on déjeune dans cette cour, au frais, à l'ombre du grand platane, on distingue à peine les lettres. Je doute que le crépi, qui s'est ici et là détaché de la pierre, ait été repris jamais. Je me suis habitué à ce nom sur le mur, et j'ai fini par l'oublier.

Je connais quelques Chaix. Marie Chaix, surtout, la romancière et traductrice : Marie fut la compagne de Harry, Harry Mathews, l'écrivain oulipien, le grand ami de Perec. Mais Chaix est le nom de son premier mari Jean-François, originaire de Savoie, qu'elle a gardé comme patronyme. Elle a refusé, tout comme sa sœur aînée Anne Sylvestre, de porter celui de son père Albert Beugras. Beugras, le bras droit de Doriot, qui avait fui en Allemagne à la fin de la guerre, qui avait été fait prisonnier par les Américains et que leurs services secrets avaient protégé. Lorsqu'ils avaient enfin accepté de le livrer à la justice française, Beugras avait échappé de peu à la peine de mort. Tout cela, Marie le raconte dans son roman *Les Lauriers du lac de Constance*, sous-titré *Chronique d'une collaboration*. C'est une digression, la première de nombreuses, mais elle prendra bientôt son sens.

Nous étions début mars 2020. Avec quelques amis, nous avons organisé une résidence d'écriture à La Paillette quand la menace d'un confinement s'est précisée. Nous avons décidé de ne retourner ni à Paris pour certains, ni à Nantes pour d'autres, mais de poursuivre ici nos travaux. Les épreuves de *L'Anomalie* m'arrivaient par coursier masqué, les réunions virtuelles se multipliaient, on

inventait le mot « présentiel » et tout le monde se fabriquait des masques en tissu. À quoi bon rentrer ?

Sur la petite place du village, à côté de la boulangerie et à quelques mètres de chez moi, il y a un monument « à la mémoire des enfants de Montjoux morts pour la France ». Les guerres sont loin, ces morts sont oubliés et en ces matins de l'étrange printemps 2020 où la pandémie avait suspendu le temps, j'ai dû passer devant vingt fois, chargé de pain et de croissants, indifférent et pressé. Un jour de mai, je crois, un nom a accroché mon regard : CHAIX ANDRÉ (mai 1924 - août 1944). Les dates disaient tout : Chaix était un résistant, un maquisard sans doute, un jeune homme à la vie brève comme il y en eut beaucoup.

Je ne savais rien de lui, et plusieurs mois ont passé sans que je l'envisage comme sujet d'un livre possible. J'ai posé des questions, j'ai recueilli des fragments d'une mémoire collective, j'ai un peu appris qui il était. Dans cette enquête, beaucoup m'a été donné par chance, presque par miracle, et j'ai vite su que j'aimerais raconter André Chaix. Sans doute, toutes les vies sont romanesques. Certaines plus que d'autres.

Dans les *Lettres à Lucilius* qui disent l'essence du stoïcisme, Sénèque parle d'un homme qui se trouve au chevet d'un malade. Est-ce son ami qui veut être là dans ses derniers moments, ou bien un vautour qui convoite l'héritage ? « Le même acte est honteux et honorable », répond Sénèque. Seule l'intention compte. Je me suis interrogé sur la mienne. Je ne suis pas l'ami d'André Chaix, et aurais-je d'ailleurs su l'être, moi que presque rien ne relie à lui ?

Juste un nom sur le mur.

En laissant tomber cette courte phrase à la ligne, je me sens mal à l'aise. L'alinéa est toujours une décision littéraire, elle est parfois esthétisante, et je crains soudain l'insincérité derrière l'effet de style,



quand le meilleur style doit se faire oublier. Pardonnez-moi par avance s'il m'échappe une phrase trop grosse, une tournure indécente, affectée, une métaphore s'échouant dans le lyrisme ou la grandiloquence. J'ai essayé de ne pas, même si j'ai parfois eu envie de.

Je n'ai pas écrit un « roman », le « roman d'André ». Je ne me suis pas adressé à lui comme s'il vivait, je ne l'ai pas tutoyé au fil du livre comme si c'était un ami. L'exercice aurait été artificiel, l'artifice aurait été indécent. Parfois, c'est vrai, je laisse l'imagination parler, mais il m'aurait paru obscène d'inventer, et j'ai préféré voyager dans cette époque que je n'ai pas connue, mais qui m'a constitué. J'ai désiré vous y emmener, partager avec vous ce que j'ai appris en écrivant. J'ai aussi voulu que le livre contienne des images, des photographies, afin qu'André, son amie Simone et quelques autres aient un visage et un corps pour vous puisqu'ils en ont pour moi. Des cartes postales, des affiches, pour rendre les lieux et l'époque. Si j'avais un enregistrement d'André, je le donnerais à entendre.

Je ne suis pas non plus historien et pourtant l'Histoire est forcément là, puisque André en fut à la fois acteur, héros et victime. Je n'ai pas écrit une thèse, je ne me suis pas plongé dans des archives secrètes, et je remercie tous ceux et toutes celles qui m'ont aidé à trouver des réponses à des questions parfois naïves. J'ai ici et là redit avec mes propres mots ce que j'ai lu dans des livres et des journaux, entendu dans des reportages radiophoniques, vu dans des documentaires. Je cite peut-être trop souvent, mais c'est pour m'appropriier, ou ne pas paraphraser, ce qui a été fort bien formulé par d'autres.

Pardonnez-moi aussi les quelques erreurs, car bien sûr il y en a : parfois les mémoires vacillaient, les récits se contredisaient. Croyez-

moi malgré tout, j'ai essayé de ne pas tricher.

L'année 2024 est celle du centenaire de la naissance d'André Chaix, et quatre-vingts années ont passé depuis sa mort. Mais à regarder le monde tel qu'il va, je ne doute pas qu'il faille toujours parler de l'Occupation, de la collaboration et du fascisme, du racisme et du rejet de l'autre jusqu'à sa destruction. Alors, je n'ai pas voulu que ce livre évite le monstre contre lequel André Chaix s'est battu, ne donne pas la parole aux idéaux pour lesquels il est mort et ne questionne pas notre nature profonde, notre désir d'appartenir à plus grand que nous, qui conduit au meilleur et au pire.

Je n'écrirai pas que ce texte était une « évidence », une « obligation », ou une « obsession ». À son ami Oskar Pollak, Franz Kafka dit qu'« un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous ». Il parle de lectures, plus que d'écriture. Disons que pour moi, parler avec simplicité d'André Chaix est devenu nécessaire.

Je n'arrive pas à penser la mort, ma mort, à l'apprivoiser, à donner enfin un sens à une vie qui n'en a pas. J'ai dû espérer qu'un livre respectueux, honnête et pudique sur ce jeune homme et ce que je crois savoir de lui comme de moi serait une borne sur ce chemin.



**CARTE D'IDENTITÉ**



Nom *Chaix*

Prénoms *André*

Fils de *Chaix Jean*  
 et de *Soubrier Marcelle*

Profession *apprenti*

Nationalité *français*

Né le *23 mai 1924*  
 à *Montmeyran*

Département *Drôme*

Domicile *Montfoux*



**SIGNALEMENT**

1170
04







## ANDRÉ CHAIX

Les auteurs de jadis commençaient sereinement leurs histoires à la naissance du héros. Ce procédé en vaut beaucoup d'autres, aujourd'hui de grand usage. Pourtant, c'est par sa mort que l'on commencera, puisque c'est elle qui donne naissance à ce livre.

ANDRÉ PAUL CHAIX

Mort pour la France le 23-08-1944 (Dieulefit, 26

- Drôme, France)

Statut: militaire; Unité: Forces françaises de l'intérieur (FFI);

Né(e) le/en 23-05-1924 à La Paillette Montjoux (26

- Drôme, France)

20 ans, 2 mois et 30 jours

Source: Service historique de la Défense, Caen

Cote: AC 21 P 41118

Cette cote AC 21 P correspond aux dossiers individuels des déportés et internés résistants de la Seconde Guerre mondiale. On y trouve 55 788 dossiers. André Chaix est l'un des 13 679 FFI (Forces françaises de l'intérieur) tués au cours de la guerre. Les deux tiers sont tombés entre juin et septembre 1944.

Une plaque, apposée à Grignan, au chemin des Lièvres, en raconte un peu plus :

Ici, à Grignan, le 22 août 1944, un détachement FTP du 3<sup>ème</sup> bataillon Morvan se dirigeant sur Montélimar s'est heurté à une colonne de chars allemands. Au cours de cet engagement, sept jeunes combattants furent tués. Les combats de Nyons et de Grignan furent cités à l'ordre de l'armée.

Vous qui passez souvenez vous.



Un ami a pris la photographie pour moi. Yves habite tout à côté du chemin des Lièvres, et il n'y a jamais prêté attention. La plaque, enfin disons cette plaque, ne dit pas le nom des résistants. On ne peut pas tout écrire sur une plaque, c'est vrai. Ils s'appellent Jean Barsamian, Aimé Benoît, André Chaix, Gabriel Deudier, Jean Gentili et Robert Monnier. Des civils sont également tués : Paul Martin et Raoul Dydier. André est un combattant parmi d'autres, un « anonyme » comme on dit parfois, mais pas un « sans nom », puisqu'on le retrouve à La Paillette gravé dans le marbre d'un monument.

Les archives de la Drôme nous enseignent que son père Jean Chaix est né en 1900, à Vesc, un village à quelques kilomètres au nord de La Paillette, et sa mère Marcelle « née Sourbier » en 1903 à Montmeyran, au sud-est de Valence. Le premier mourra à l'âge de

quatre-vingts ans, en 1983, la seconde dix ans plus tard. Ils vivront quarante et cinquante ans dans le deuil d'un fils.

Autour de Dieulefit, Chaix est un patronyme courant. D'ailleurs, sur les cinq mille Chaix de France, un sur quatre vit dans la Drôme. Le *x* final se prononce, comme dans Aix, ou pas, comme dans paix, mais pour André Chaix, plutôt un peu, sans trop l'appuyer : *ãdre ʃɛks*, donc, comme *mari ʃɛks* l'écrivaine. Chaix serait la forme régionale de l'ancien occitan *cais* – « machoire » –, un sobriquet pour un homme à la mâchoire proéminente, mais dans les Alpes, le mot désigne aussi une variété de genévrier dont on fait un sirop, le *chai*.

Lors du recensement de 1931, Jean Chaix est inscrit comme boulanger à La Paillette – la boulangerie d'aujourd'hui est d'ailleurs au même endroit. C'est dans ce bâtiment que Marcelle et lui travaillent et habitent. Peu après la guerre, ils revendront le bail, incapables de continuer à vivre dans cette boulangerie hantée par le souvenir d'André. Ils ont un deuxième fils, Marcel, son cadet de quatre ans. Une photographie aux tons sépia, protégée par un verre et un cadre d'aluminium, réunit les deux frères. Ils ont sans doute huit et douze ans, sont coiffés comme il convient, ils sourient au photographe.



Si j'ai pu tenir ce cliché entre mes mains, c'est grâce à quelques-uns. En août 2023 avait lieu à Taulignan une exposition sur la Résistance dans la Drôme. Le site internet mentionnait l'affrontement de Grignan, ce bref combat où André Chaix et d'autres maquisards ont trouvé la mort, et le nom d'André apparaissait. J'ai contacté les organisateurs, et nous avons pris rendez-vous dans la salle polyvalente. Entre une jeep de l'armée américaine et une scène reconstituée de la vie au maquis où un poste à galène diffusait les messages de Radio Londres, ils m'ont tendu une petite boîte en carton, de la taille d'une carte postale, haute d'un centimètre, fermée par un ruban gris. Scotché maladroitement, un bout de papier où est simplement indiqué « André ». La famille leur avait légué tout ce qui pouvait rester d'un grand-oncle disparu, afin que sa mémoire ne se perde pas totalement. J'ai aussitôt ouvert la boîte et ce cadre où André et son frère sourient est apparu au-dessus d'enveloppes et de photographies. Comme honteux de profaner une sépulture, je n'ai pas osé fouiller davantage, j'ai refermé la boîte avec précaution, et

j'ai attendu d'être rentré à La Paillette pour étaler sur mon bureau le contenu du petit coffret.



Il s'y trouvait beaucoup de choses, toutes précieuses et minuscules : la carte d'identité d'André, son certificat de travail comme apprenti aux « Céramiques de Dieulefit », l'article du *Dauphiné libéré* annonçant ses funérailles le 12 octobre 1949 au cimetière de Montmeyran, la page d'un livre pliée en quatre, un tract des Francs-tireurs et partisans, deux enveloppes contenant des lettres envoyées par André à ses parents, une dizaine de photographies aux bords dentelés, comme c'était la mode, une petite boîte métallique et rouillée de bonbons laxatifs purgatifs « Fructines-Vichy » – ça ne s'invente pas –, « traitement rationnel de la constipation et de ses conséquences » (la pharmacopée existe encore, j'en ignore l'efficacité), boîte remplie de minuscules clichés, bien sûr des planches-contacts qu'André a découpées. Il y a aussi une broderie de fil rouge aux initiales entrelacées A.C., un petit portefeuille de cuir marron, et enfin, objet incongru, terriblement intime et vivant, son fume-cigarette.



Ces poussières de la vie d'André Chaix, je les avais devant moi. Sur une photo, le jeune homme se tient debout sur un cheval, en équilibre ; sur une autre, il skie entre les tilleuls de la départementale enneigée qui mène à Dieulefit et où se trouve ma maison ; sur une autre encore, sa fiancée et lui marchent, enlacés : elle s'appelle Simone, si j'en crois les quelques mots amoureux que lui écrit André au dos du cliché. Mais j'en parlerai plus tard.

C'est étrange, mais je n'avais jusqu'alors jamais voulu, ou osé, imaginer André, ses traits, sa silhouette. Aujourd'hui encore je ne me représente pas le timbre de sa voix, son accent. Sur ces images d'hier, André a quoi, dix-neuf ans, mais il en paraît bien plus. Une maturité dans le regard, une assurance dans la stature. Il semble grand, il est athlétique, son visage est franc, ses yeux clairs, il a « une gueule », aussi. Une tête d'acteur, même. Quelque chose d'un Jean Gabin jeune, ou de Burt Lancaster, pour les choisir dans cette époque, ou d'un Marlon Brando, qui fêterait ses cent ans lui aussi cette année. Marcelle devait être si fière de son aîné.



Un certificat de travail dit qu'en avril 1943 « Chaix André » entre comme apprenti « dans la catégorie 7 » aux « Céramiques de Dieulefit ». Document signé par le gérant, André Le Blanc, le 20 avril, le jour où Hitler fête ses cinquante-quatre ans. L'apprenti André n'a que dix-huit ans, le destin peut encore basculer cent fois, mais le fils de boulanger veut déjà une autre vie, et il commence par troquer un four à 260 degrés contre un four à 1 200. L'atelier se

situe rue du Savelas, au bord du Jabron, la petite rivière qui traverse Dieulefit. André, venant de la place Chateauras où se trouve le temple, remontait l'animée rue du Bourg et tournait à gauche, juste après l'église.

L'école communale de Montjoux est à quelques pas de la boulangerie, elle fait face au relais de poste et à ce mur au nom gravé.

J'ai voulu retrouver les bulletins scolaires du petit André, mais un siècle ou presque, c'est trop pour que l'Éducation nationale en ait gardé aucun. L'aurait-elle fait qu'un tel conservatisme m'eût quelque peu inquiété. Sur les lettres, ou au dos des photographies, l'écriture d'André peut sembler vacillante, mais les fautes ne sont pas si nombreuses, et les tournures sont élaborées. Et puis, les taches en témoignent, allez écrire proprement avec une plume Sergent-Major.

À La Paillette, à côté de la boulangerie, il y a aussi le café-restaurant, le seul du village à l'époque : le café Ponson, tenu par Prosper évidemment Ponson. J'en ai retrouvé une photographie, sur une carte postale ancienne. Sans doute André y apportait-il les croissants le matin, le pain à midi. Prosper a quitté La Paillette pour Montélimar peu après la guerre, et depuis, une demi-douzaine de restaurateurs se sont succédé dans les lieux.